



LE PEINTRE DES ANGES

IL BEATO FRA ANGELICO

SUITE ET FIN

VII

AINSI l'histoire, au milieu de cette ville où la vie active s'épanouit sous toutes ses formes, où le luxe heurte la misère laissée par les guerres à peine apaisées, nous montre le couvent de San-Marco comme un centre rayonnant et chaud d'art, d'érudition et de charité. Près d'Angelico, qui incarne la méditation de l'Idéal, le prieur Antonin incarnait la justice et la bonté. Ses moines, par son ordre, se répandaient dans les campagnes, éteignant les querelles, prêchant au peuple, ramenant les égarés. Lui-même semait ses travaux de miracles et, trouvant dans son cœur le génie de l'initiative, il faisait surgir des institutions qui durent encore.

Au fond des vieux palais délabrés qui portaient d'illustres noms, se cachaient les débris des familles vaincues, appauvries par les confiscations, ruinées par les exils, pleurant leurs chefs morts ou dégradés, et mourant de faim dans leurs grandes salles nues. Le prieur savait ces misères secrètes ; il convoqua douze bourgeois de Florence, citoyens riches et pieux, et, avec eux, fonda une association de secours qu'il nomma les Pourvoyeurs des Pauvres honteux, mais que le peuple appela vite les Bonshommes de Saint-Martin, du

nom de l'église où ils se réunissaient, une antique petite église cachée dans les rues étroites du vieux quartier, où le promeneur aperçoit encore, fantastiques apparitions sous leur blanche cagoule recouvrant l'habit et le visage, les pénitents, à la lueur des torches, passer rapides, escortant le prêtre qui porte l'hostie aux mourants. D'autres

fantômes semblables, les uns noirs, parfois avec d'éclatantes capuces rouges, les Frères de la Miséricorde, toujours du même pas hâtif, emportent les morts au cimetière ou, sur des brancards, aux hôpitaux, les malades et les blessés. Ceux-là, saint Antonin n'est pas leur fondateur ; bien avant lui, lors de la grande peste du XIII^e siècle, un pauvre portefaix de la place du Dôme avait eu l'idée de suggérer cette œuvre pie à ses camarades sans ouvrage. La confrérie fondée, les plus riches, les plus

nobles de Florence s'y étaient enrôlés ; et ils s'étaient bâti sur la place du Dôme ce délicieux logis aux colonnettes sculptées, aux dentelles de pierre, la Loggia del Bigallo. Mais le bon archevêque qui les y trouva en fit ses collaborateurs et leur communiqua les impulsions qui l'animaient pour le bien.

Car le Prieur de San-Marco était destiné à de-

venir « le meilleur archevêque qu'ait eu Florence » en même temps que son ami Giovanni, le peintre attiré du Pape. Pendant les longs séjours qu'Eugène IV fit en Toscane, le monastère domi-



Il Beato Fra Angelico.



nicain fut sa demeure préférée ; il y retrouvait sans doute le souvenir de ce cloître des Célestins de Venise où, après avoir donné tous ses biens aux pauvres, il s'était, jeune, enfermé, avant que sa famille ne le portât, malgré lui, aux hautes dignités ecclésiastiques. En 1442, il avait voulu consacrer l'église conventuelle de San Marco qu'éclairait, au-dessus de l'autel, le sourire céleste d'une des Madones d'Angelico, exilée aujourd'hui dans une salle de l'Académie de Florence. Grand honneur pour le monastère, le pape avait, à plusieurs reprises, habité ses cellules, siégé dans son chapitre, causé peut-être sous les arcades souriantes de ses cloîtres fleuris avec cet autre princier visiteur, Côme de Médicis, qui lui amenait ses petits-fils enfants. Ce qui retenait là Eugène IV, outre l'atmosphère de paix, c'était l'amitié des religieux, l'esprit solide et pratique de saint Antonin, la science de ce grand Thomas de Sarzane, son futur successeur, celui qu'on avait surnommé « le pauvre étudiant », une de ces intelligences merveilleuses, comme l'Eglise en a de tout temps fait surgir du peuple, et que Côme avait chargé de former la riche bibliothèque des Dominicains. Mais c'était surtout, plus que tout le reste, l'humble Fra Giovanni, dont la nature de douceur semble avoir exercé un irrésistible charme sur toutes ces âmes fortes. Dès que Rome fut assez sérieusement pacifiée pour y pouvoir reprendre les travaux d'art qu'il aimait, le pape Eugène commanda à l'Angelico de venir lui peindre une chapelle en son palais du Vatican.

Ce lui fut une grande douleur de laisser ses chères cellules inachevées, les saintes visions aimées, compagnes de ses heures. Mais il ne pouvait désobéir. A Rome, d'ailleurs, la maison des Dominicains de la Minerve le recevrait, lui permettant d'y continuer sa vie de retraite. On s'imaginerait son effroi quand, presque à son arrivée, le pape, « le jugeant de très sainte vie », lui annonça qu'il l'élevait à l'archevêché de Florence soudain vacant. Le pauvre Angelico supplia le pontife de le laisser à sa peinture, « ne se sentant point apte à gouverner les peuples », et de reporter son choix sur le prieur Antonin, « par qui cette dignité serait beaucoup mieux occupée ». A la réflexion, le pape en convint « et lui accorda volontiers cette grâce ».

Dans ce groupe de saints, l'ambition était chose ignorée. Le prieur de San-Marco se trouvait à Sienne ; il fut si consterné de la nouvelle qu'on lui apportait, qu'il voulut fuir, se cacher en Sardaigne jusqu'à ce que le pape, las ou irrité, eût choisi un autre archevêque. Ses compagnons le ramenèrent de force à Florence, où le gonfalonier, les magistrats protestèrent contre son refus, lui rappelant ses devoirs envers sa ville natale. Il se soumit, mais le jour de son sacre, ce fut pieds nus qu'il voulut faire son entrée solennelle dans sa grande cathédrale. De là, il se rendit à son palais épiscopal, supprima les serviteurs, le train luxueux habituel

aux prélats de l'époque. Il y vécut en pauvre moine, s'entourant d'indigents qu'il asseyait à sa table, se privant de tout pour eux, ravageant son beau jardin, cette chose si précieuse aux Florentins, pour en transformer les allées ombrées et parfumées en carrés de légumes destinés à ses chers pauvres. Trois ans après que, les larmes aux yeux, il a reçu la mitre à Sainte-Marie-de-la-Fleur, éclate la peste, ce fléau périodique d'alors (1448). Tous les riches, tous les citoyens influents fuient, s'ils le peuvent, la ville terrifiée. Dans les rues maudites, où les corps restent à l'abandon, la peur frappe autant que la maladie. Le bon archevêque rassemble sa confrérie de Saint-Martin pour ensevelir les morts, et lui-même, poussant devant lui une mule chargée, ayant, dit un vieil écrivain, « tout ce qui est nécessaire au salut de l'âme et du corps », s'en va, d'une maison à l'autre, ranimant les courages avec cette charité inépuisable qui, lorsqu'il mourut, dix ans plus tard, « par un blanc matin de mai » (1459), fit qu'on trouva, dans son trésor légué naïvement aux pauvres, juste la somme de quatre ducats.

VIII

L'un après l'autre, vont disparaître, maintenant, ces amis dont le couvent souriant de Fiesole a vu la jeunesse, et les murs révérents de San-Marco, la noble maturité. Fra Benedetto, dont la personne modeste et grave demeure à l'arrière plan, est la victime résignée de la peste qu'il a contractée au chevet des malades. Il meurt dans le cher cloître, dont saint Antonin lui a transmis la garde, et à ce moine, peintre lui aussi, qui a continué de son mieux l'œuvre fraternelle, répétant, dans les dernières cellules, d'imparfaits mais pieux crucifix, les anges de Fra Giovanni entr'ouvrent déjà le ciel.

Saint Antonin, à peine archevêque, avait été appelé à Rome, le pape Eugène voulant mourir entre lui et Angelico. Ce dernier commençait seulement la chapelle projetée. Mais le nouveau pape fut encore un de ceux qui l'aimaient, ce Thomas de Sarzane, esprit lumineux, auquel, malgré sa science, durant leurs années de travail commun à San-Marco, Fra Giovanni avait révélé cependant, par son pinceau plus que par sa parole, des profondeurs ignorées de la prière.

Nicolas V est une très grande figure de pape. Austère jusqu'à l'ascétisme, très humble quand il s'agit de lui-même, sa pensée habite sans cesse d'extraordinaires hauteurs. Rien ne lui semble, pour l'Eglise, assez magnifique ; il trace le plan d'un Vatican colossal, palais tel qu'on n'en vit jamais, et l'entoure d'édifices sacrés, nouveaux ou reconstruits. Il aime les majestueuses lignes d'architecture, et « son âme résolue comprend tant de choses », qu'il dirige lui-même les ouvriers. Puis il aime l'or pour le faire ruisseler sur les orne-

ments, pour enrichir le trésor de Saint-Pierre de vases saints, d'ostensoirs, ciselés par d'habiles orfèvres, car tout cela rend honneur au culte. Enfin, il lui faut des peintres pour décorer les salles où se tient sa cour pontificale, les bibliothèques où sa science accumule les livres précieux, rendant grâce à Dieu, jusqu'à l'heure de la mort, « de lui avoir donné l'intelligence et le goût des nobles jouissances de l'esprit ». Mais pour cette chapelle du Saint-Sacrement qu'une erreur inexcusable détruisit un siècle après, où sa piété adorait l'Hostie qu'il portait à pied dans les processions à travers Rome; bien plus, pour son oratoire, tout étroit et caché dans le dédale des immenses Chambres Vaticanes, aujourd'hui encore « la chapelle du pape Nicolas », il ne voulut d'autre peintre que l'Angelico. Lui seul y évoquerait des images assez pures, assez hautes pour le soutenir dans les angoisses et les épreuves de son règne laborieux.

Pendant plusieurs années, ce fut alors, entre le pape et son ami, une intimité constante, grâce à ce travail qui les rapprochait. Une charmante anecdote le prouve : un jour, Nicolas voulut faire déjeuner Giovanni à sa table. Le simple et dévot moine s'y refusa, car c'était abstinence dominicaine et il ne pouvait, disait-il, manger de viande sans la permission de son prieur. Il fallut lui rappeler l'autorité souveraine du pontife qu'il oubliait dans la personne de l'ami. Ce que devaient être leurs entretiens où Nicolas V exigeait cette vérité, la grande passion de son âme, les peintures nées de leur double pensée semblent le dire encore. Dans la chapelle sacrifiée, nous savons qu'au bas d'une grande fresque représentant *La Cène*, le peintre avait agenouillé, selon l'habitude alors fréquente, divers personnages du temps, avec l'empereur Frédéric III et sa future épouse, Eléonore de Portugal, venus se faire couronner à Rome, et dont un autre artiste, Pinturicchio, a peint, dans la Libreria de Sienne, les gracieuses fiançailles. Près d'eux, touchant souvenir d'amitié, Angelico avait réuni le pape Nicolas, l'évêque Antonin et lui-même. Tout cela n'existe plus. Quant à l'oratoire, il est difficile de ne pas supposer que le pape lui en ait tracé le plan. Jusqu'alors, Fra Giovanni avait emprunté ses sujets à l'Évangile. Cette fois, ce fut dans l'histoire de deux martyrs, saint Étienne, saint Laurent, que Nicolas V voulut puiser des pensées de courage et de fidélité à Dieu. Et le peintre, comprenant ce que réclamait son ami, représenta, avec une énergie, une force inaccoutumée, bien qu'il atteignit la vieillesse, les prédications, les aumônes, le supplice des deux saints. L'œuvre, quoique altérée, reste à la fois très humaine et très grande, déployant ses belles ordonnances, ses groupes aux attitudes plus classiques, moins naïves, mais tout aussi religieuses, dans les harmonieuses architectures dont Rome fournissait le modèle à l'artiste.

Autour, de nobles figures de docteurs et d'évêques tiennent des livres, redisent des textes sacrés. Et devant eux, on croit voir le pape, seul, abîmé dans ses pensées, leur demandant conseil, communiant, par l'intermédiaire de cet art supérieur, avec leur force et leur sagesse, et sortant pour ordonner la croisade contre les Turcs qui menacent Constantinople, ou le grand jubilé.

Ce jubilé de 1450 fut inoubliable. Les routes menant à Rome semblaient de noires fourmilières; les stations prescrites dans les églises durent être réduites de quinze à cinq, car on n'y pouvait entrer. Du couvent de l'Araceli, pour la canonisation de saint Bernardin de Sienne, son fondateur, descend vers Saint-Pierre une procession de quatre mille Frères Mineurs, pieds nus et chantant. Sous la foule des pèlerins qui veulent être bénis, le pont Saint-Ange s'écroule, et des centaines de personnes périssent dans le Tibre ou foulées aux pieds, par une de ces catastrophes lamentables qui assombrissent trop souvent les grandes solennités d'une nation. Ce lugubre deuil voile ces jours de fêtes; le pape en est atteint au cœur.

Parmi les fidèles prosternés devant son trône se trouve une toute petite vieille, une paysanne octogénaire, venue de son lointain village toscan. Le pontife, qui siège dans cette gloire, au-dessus de tous, personnification de Dieu sur terre, c'est son fils, et elle se prosterne sous sa bénédiction, avant que tout à l'heure il la serre dans ses bras. Mais l'émotion est trop forte et, quand elle repart avec ceux qui l'ont amenée, elle meurt en chemin. Sa mort achève de changer, pour Nicolas V, en immense tristesse le souvenir de ce glorieux jubilé, suivi d'amers échecs de tous ses projets.

Que de fois la chapelle d'Angelico dut le voir en prières, que de fois il dut répéter en pleurant à son ami comme aux religieux dont ils s'entourait, « que, sans la crainte de manquer à son devoir, il eût abdiqué la dignité pontificale pour redevenir Maître Thomas de Sarzane, goûtant plus de joie en un jour, avec ses chers livres, que maintenant en une année entière ». Car Angelico ne le quittait guère, et ce fut sans doute ce qui l'empêcha d'achever sa chapelle d'Orvieto.

Dans cette antique cité papale aux fortes murailles, fréquent refuge des pontifes, sur son roc battu du vent, s'édifiait alors une merveilleuse cathédrale, comme un reliquaire gigantesque destiné à contenir cet autre reliquaire d'or et d'émaux où reposait l'hostie miraculeuse qui, à la messe de Bolsène, avait saigné aux mains d'un prêtre incrédule. Les plus grands artistes de l'Italie y travaillèrent trois cents ans, sculptant dans le marbre de sa façade toute l'histoire biblique, l'enrichissant de mosaïques, la peuplant de statues. Les Dominicains y apportèrent leur concours, architectes à l'édifice, verriers aux vitraux, et dans l'une des chapelles, l'Angelico fut convié à peindre un immense *Jugement dernier*.

Il vint en effet avec ses élèves, parmi lesquels le plus aimé, le plus célèbre : Benozzo Gozzoli. Dans les arcades de la voûte, son Christ tenant le globe, entouré de beaux anges suaves, de prophètes imposants, préside toujours, étonné et pacifique, à un jugement de terreur que l'Angelico n'a pas peint. Peut-être s'effraya-t-il de cette énorme tâche, peut-être la triste fin d'un de ses aides, tombé d'un échafaudage, lui causa-t-elle une impression trop pénible ; huit années s'écoulèrent jusqu'à sa mort (1455), mais il ne revint plus à Orvieto après ce premier été. Ce fut, longtemps après, Luca Signorelli qui, sur les murs restés vides, déroula le tableau des derniers jours, dans une suite de scènes effrayantes et sublimes, que jamais n'eût pu concevoir le doux peintre angélique.

Le monastère de la Minerve le garda durant ses derniers jours, comme leur église devait garder son tombeau. On ne sait rien de la fin de sa vie ; elle semble rentrer dans cette ombre du cloître qu'il préférait à tout. « Son âme énamourée du ciel, dit un vieux livre, s'envola parmi les anges pour rendre le paradis plus joyeux. » Selon la coutume de l'Ordre, les religieux, à sa dernière heure, vinrent entourer son lit en chantant le *Salve Regina*, que redisent au pied des Madones couronnées les chœurs serrés et pressés dans le bleu du ciel de ses tableaux. Et Nicolas V, en souvenir de leur affection mutuelle, voulut écrire l'épithaphe latine qui, aujourd'hui encore, se lit sur la dalle très simple où un sculpteur inhabile, sans doute quelque religieux, l'a représenté mains jointes, endormi dans la mort : « Qu'on ne me loue pas d'avoir été un autre Apelles, mais d'avoir consacré tout mon gain à tes serviteurs pauvres, ô Christ. Ainsi la terre garde une part de mes œuvres, et les autres sont au ciel. Moi, Jean, j'ai eu pour patrie la ville qui est la fleur de la Toscane. »

Le Pape était à cette heure où les œuvres terrestres ne comptent plus que bien peu. La prise de Constantinople, l'effrayant massacre de toute une population chrétienne qu'il s'était vainement efforcé de sauver, laissait sur son visage l'expression constante d'une sombre douleur. Sur lui, méconnaissant ses desirs du bien, sa haine de l'hypocrisie, des poignards d'assassins s'étaient levés, et il avait dû répondre par un sanglant châtement. Il survécut peu de semaines à l'ami,

confident de ses grands espoirs déçus, et ces quatre vers de l'épithaphe de Fra Giovanni furent les dernières lignes qu'il écrivit.

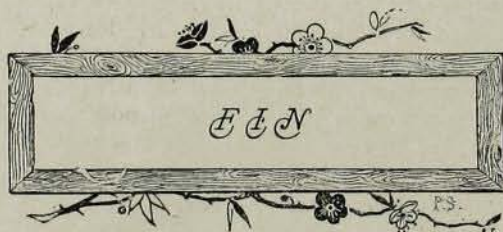
Quelques années encore, et la mort prenait à leur tour le saint archevêque, le grand Côme, et, dans San-Marco, le souvenir de toutes ces âmes diverses, mais de hauteur peu commune, qui s'y étaient rencontrées et pénétrées, allait peu à peu s'éteignant, comme une lumière se perd dans le lointain. Un autre s'appêtait à venir qui, dans le cloître tranquille, soulèverait une terrible tempête, et, du haut de sa chaire, évoquerait par la parole des images redoutables, transformant en juge inflexible le Christ miséricordieux d'Angelico, changeant en anges exterminateurs de Florence coupable ses beaux messagers divins.

Après le supplice de Savonarole, nul ne visita plus ces murs où ses disciples continuaient à le vénérer comme un martyr. Cependant quelques très vieux moines se souvenaient de Fra Giovanni. On cite un simple convers, « de rare intelligence », le frère Eustache, qui s'en allait, tout blanc, par les cloîtres, courbé sur son bâton, récitant les vers de Dante et parlant au jeune Vasari, lequel préparait déjà son *Histoire des Peintres*, de tous les artistes célèbres qu'il avait vu fréquenter San-Marco, il y avait bien longtemps. Puis peu à peu ces traditions se perdirent ; les moines du couvent ne virent plus dans les visions du peintre de génie que de simples images pieuses, et les fresques négligées s'endormirent dans l'oubli des cellules. Les religieux de San-Marco ne cultivaient plus les arts ; ils composaient, avec les fleurs de leurs jardins, des parfums dont la vente soutenait leur monastère indigent. Pourtant le peuple florentin, s'il s'était habitué à des admirations nouvelles et toutes différentes, se rappelait, non plus l'artiste, mais le saint religieux, charitable aux pauvres, gardant, dans ses yeux de rêve, comme un reflet du ciel entrevu, le bienheureux : Il Beato Fra Angelico.

Béatification spontanée, donnant le peintre mystique de Fiesole, aujourd'hui replacé dans l'art à son vrai rang, comme patron à tous ceux qui se proposent le même idéal, révéler aux yeux, selon un mot de poète : « ces formes des âmes qui dépassent en beauté celles des corps ».

C'est cet idéal qui seul fait vivre les œuvres.

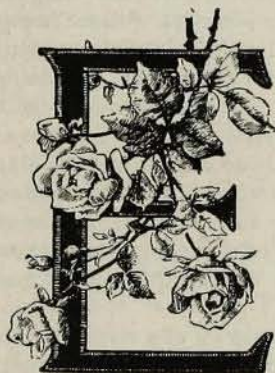
A. CHEVALIER.





L'ANNEAU D'ARGENT

SUITE ET FIN



LMUE et touchée du trouble de cette âme simple et sincère qu'elle sentait lui appartenir si entièrement, la marquise ne savait que répondre. Pour sa sécurité, il ne fallait pas détruire l'illusion du pauvre garçon, et cependant elle ne pouvait aller jusqu'à feindre de répondre à ses propositions et d'accepter un engagement avec lui. Pouvait-il se douter des impossibilités, de la distance immense qui les séparait ? Passionnément aimée de son mari, entourée d'hommages, elle n'avait cependant jamais rencontré, parmi ses plus fervents admirateurs, un cœur plus vrai, plus sincère, plus aveuglément épris que celui de ce pauvre paysan vendéen ; elle, la fière marquise, restait toute touchée et goûtait un plaisir très doux à sentir le pouvoir qu'elle exerçait sur cette âme primitive, entièrement subjuguée.

Pierre reprit d'un ton encore plus tendre, plus pressant :

— Dis, ma Victorine ? Dis : oui ! Jamais, vois-tu bien, jamais femme ne sera plus aimée que toi. Tu seras comme la reine de mon cœur et de ma vie !...

Elle n'osait le regarder, mais sentait sur elle son regard d'amoureux suppliant, elle entendait sa respiration oppressée de crainte et d'espérance.

— Laisse-moi y penser, Pierre. Je ne puis te répondre ainsi tout de suite.

— Pourquoi, pourquoi, ma Victorine ?

— Je te connais depuis si peu de temps, répondit la marquise, embarrassée, craignant pour lui la peine d'un refus brusque et sans motif valable.

— Mais si bien, tu me connais assez. Je suis comme tu me vois, comme je serai toujours, un gars bien doux, bien travailleur ; jamais je ne vais boire avec les autres, et je n'ai jamais eu de batterie avec personne. Pour moi, il n'y a qu'une fille au monde : c'est toi, ma Victorine. Tu viendras avec moi dans notre vieille maison où, depuis plus de cent ans, on a toujours été heureux, vivant aux champs, en travaillant. Je te promets que j'arran-

gerai la maison tout à neuf pour mon épousee et je sèmerai des fleurs autour, car j'ai vu que tu les aimais. La vieille mère sera si contente d'avoir une bru comme toi ! Et, ajouta-t-il à voix basse comme s'il révélait l'existence d'un trésor, sais-tu, ma Victorine ? J'ai dans une cachette quelques écus pour nous mettre en ménage, t'acheter des coiffes neuves, une croix en or ! tout ce que tu voudras !...

— Oh ! mon Pierre ! s'écria la marquise comme éblouie.

— Eh bien, dis-tu oui ?

— Je ne dis pas : non ; mais il me faut y penser et puis attendre la fin de cette guerre maudite.

Elle pensait trouver là un excellent prétexte pour se tirer d'embarras.

— Pourquoi ? pourquoi attendre cela ? Puisque tu ne crains pour personne ?

Un flot de larmes brûlantes faillit jaillir des yeux de Mme de Lescure. Ah ! si le pauvre gars avait pu se douter combien étaient cruelles ses paroles ! Rien ne pouvait faire sentir davantage à la marquise l'étrangeté de sa situation. Elle dit d'une voix douce :

— Pierre, je ne peux pas penser au mariage, qui est la grande fête de la jeunesse, quand je sais que la guerre fait périr tant de fils, tant de promis, tant de jeunes maris !

— Mais, qu'est-ce que cela nous fait, ma Victorine ? Si nous nous aimons, c'est tout. On ne vit que pour ça, aux champs, sans se tourmenter de tout ce qui est loin. Tiens, regarde, ajouta-t-il, regarde ce pinson.

Et il désigna du doigt un petit oiseau qui, à quelques pas d'eux, enlevait dans son bec une brindille légère.

— Il va faire son nid, sans songer à la guerre ni à rien, qu'à élever sa couvée.

— Mais, lui, il n'a ni patrie, ni roi, ni religion !

— Dieu ne veut-il pas que, si la guerre et ses malheurs prennent des hommes, d'autres familles viennent pour les remplacer ?

— Peut-être as-tu raison, mon pauvre Pierre, dit la marquise tristement.

— Alors, qui t'empêche de dire oui, et de te marier avec moi ? Est-ce que tu penses que tu ne peux pas avoir d'amitié pour moi ?

Et son visage, à cette pensée, redevenait sombre et anxieux.

— On ne demande pas aux filles de dire si elles vous aiment, Pierre, ça se devine.

Elle dit cela avec un ton de coquetterie et un si charmant sourire que le pauvre gars faillit en perdre la raison. Sa figure s'illumina.

— Écoute, continua la jeune femme, j'y veux songer, oui, mais il faut que tu restes quelque temps encore sans m'en parler.

— Toutes les filles disent « non » en premier, même quand leur cœur dit « oui », songea-t-il avant de répondre :

— Eh bien, c'est dit. J'attendrai que tu me dises de toi-même ton idée; mais seulement rappelle-toi, ma Victorine, que si c'était « non », ça serait la mort pour moi.

Il se leva brusquement, et s'en alla, d'un pas rapide, tout tremblant d'une émotion qui toucha et peina profondément la marquise. Oui! un jour, un moment viendrait, allait venir, où ce cœur primitif, cette âme naïve et tendre seraient déchirés, où cette grande tendresse dont il l'enveloppait serait changée en ruine et en douleurs. Cet être jeune, bon, sincère, l'aimait d'une passion aveugle, dévouée, absolue que jamais elle n'avait rencontrée parmi les nombreux gentilshommes qui lui avaient fait une cour assidue; ils songeaient plus à obtenir des succès flatteurs pour leur vanité qu'à toucher véritablement son cœur.

Elle eût demandé à Pierre le sacrifice de sa vie qu'il la lui eût donnée; elle le sentait si bien à elle, de tout son cœur, de toute son âme, comme il l'avait dit en son simple langage de paysan.

Elle restait assise là, sur ce foin embaumé, oubliant l'heure, le temps, la situation singulière où elle se trouvait, absorbée dans une profonde rêverie.

Quelle femme, même la plus belle, la plus aimée, n'est touchée de l'amour qu'elle inspire? Certes, pas un instant la marquise ne séparait son cœur et sa pensée de celui qui était tout pour elle, qui, loin, là-bas, restait exposé aux plus terribles dangers, et dont la vie si chère pouvait lui être brusquement ravie. Mais elle ne pouvait s'empêcher de ressentir, pour cet être sincère et si épris d'elle, une sorte de pitié attendrie. Aussi, éprouvait-elle comme une espèce de honte de le tromper ainsi, et trouvait peu digne de sa loyauté de l'entretenir dans une illusion si dangereuse pour lui.

Mais, que lui dire? N'y avait-il pas tout à craindre d'une telle déception, d'une rancune, d'une jalousie capables peut-être des pires conséquences?

« Songez, chère amie, quel otage précieux vous seriez aux mains de nos ennemis! »

Ces paroles de son mari flamboyaient soudain dans sa mémoire. Elle frémit et se dit qu'il fallait

à tout prix gagner du temps en laissant le pauvre Pierre vivre dans son espoir et dans son rêve.

Elle rentra donc, toute songeuse, près de la mère Fauchard, souhaitant encore plus de voir cesser son exil, et se reprochant un peu aussi de trouver une douceur singulière à se sentir l'objet d'une telle adoration.

Mais une épreuve encore plus difficile lui était réservée.

Une semaine encore se passa sans que rien vînt de nouveau troubler l'uniformité des longues heures de chacune de ses journées. Prise d'impatience, la marquise se désespérait, d'autant plus qu'elle avait maintenant un espoir plus certain de voir finir son exil. Cette victoire tant désirée!... Sans cesse, elle y songeait avec désir, mais avec crainte aussi. Les hasards de cette lutte fratricide ne lui étaient que trop familiers; son imagination lui montrait tantôt son mari vainqueur sain et sauf, tantôt prisonnier d'ennemis implacables; ou bien blessé, emporté en hâte, tout sanglant, par des mains fidèles.

Dans la solitude profonde où elle vivait, aucun bruit n'arrivait qui la pût tirer d'anxiété. Aussi, malgré son courage, malgré l'espoir apporté, ces derniers jours d'attente la laissaient plus lassée encore, plus faible pour supporter le poids de cette incertitude douloureuse.

C'est ainsi que la marquise avait péniblement passé la journée d'un dimanche radieux, où tout souriait dans la nature en fête; une brise chaude et douce courbait les épis dans un bruissement soyeux; une bonne et saine odeur de fleurs sauvages, de terre chauffée tout le jour par les rayons du soleil montait en invisible vapeur. Ce n'était pas le soir encore, mais cette heure calme, reposée, qui le précède.

Depuis plusieurs jours, Pierre n'avait point paru, chose extraordinaire, car jamais il ne laissait passer deux soirées sans accourir, ne fût-ce qu'un instant, respirer le même air que Victorine, et s'en aller ensuite, heureux d'avoir regardé son doux visage rose, entendu sa voix musicale et remporté dans son cœur l'image de celle qui le remplissait si entièrement.

La marquise avait ressenti de cette absence une espèce de soulagement et aussi une inquiétude un peu tendre. Il est tellement dans l'essence de la nature féminine de goûter une joie intime à se sentir très aimée, même quand elle dédaigne ou ne partage pas l'amour inspiré, que, malgré tout, l'adoration muette du jeune paysan manquait à sa vie isolée. Qui pouvait savoir? Peut-être l'avait-elle découragé assez pour qu'il eût pris la brusque résolution de partir pour aller rejoindre les Vendéens insurgés!

Cette pensée la ramenait avec une tension nouvelle vers son mari, vers son enfant. Elle aspirait si violemment à la joie de les revoir, elle l'attendait, ce moment si désiré, avec une telle anxiété

qu'elle ne pouvait rester en place, ni surtout se tenir renfermée dans l'étroite chaumière.

Inquiète, oppressée, presque découragée, Mme de Lescure sortit au grand air, et alla s'asseoir sur un vieil arbre abattu, à l'orée du petit bois touchant à la maison. Là, elle s'abandonna à sa rêverie, adoucie, calmée bientôt par l'atmosphère de douceur et de paix qui l'enveloppait. Le silence des champs à peine troublé par le vol d'un insecte, le cri d'un oiseau, le bruissement des buissons traversés par quelque bête regagnant son gîte, toute cette tranquillité de la nature finit par la pénétrer, exerçant sur ses nerfs trop tendus sa bienfaisante influence.

Un bruit de pas pressés lui fit tourner la tête. C'était Pierre qui arrivait, le visage irradié de bonheur en l'apercevant.

— Bonjour, ma Victorine. C'est moi, oui ! je reviens de la ville. Comme je suis content, justement, de te trouver là toute seule !... Peux-tu m'asseoir auprès de toi, dis ?

La marquise s'aperçut qu'il dissimulait quelque chose dans sa main fermée. Lui, prenant son silence pour un acquiescement à sa demande, vint prendre place sur le vieil arbre, mais en laissant toutefois un peu de distance entre eux.

Une fois encore, elle remarqua combien cet être simple et droit possédait un sentiment de délicatesse innée, chose si rare, même chez les plus civilisés par l'éducation. Cependant, elle ressentait un certain embarras, craignant qu'il ne vînt encore la presser de consentir à leur mariage. L'absurdité de cette situation la gênait, et si ce jeu la divertissait un peu de ses graves préoccupations, elle se faisait un véritable scrupule de le laisser se prolonger.

Pierre commença par lui parler de mille détails indifférents, comme font les gens qui hésitent, tournent et retournent en eux-mêmes l'idée qui les préoccupe avant de se risquer à l'exprimer. Enfin, il parla, et dit d'une voix un peu tremblante :

— Je viens de la ville, ma Victorine, et j'y ai appris des nouvelles, et des grandes nouvelles !

— Lesquelles ? Lesquelles ? Mais parle donc vite ! cria la marquise dont le cœur battait.

— Mais comme cela t'émotionne ! Eh bien, le bruit court qu'il y a eu grande bataille près de la Loire, les Bleus auraient, cette fois, été battus par nos gars vendéens, commandés par le général de Lescure...

Un cri de bonheur, un cri de joie triomphante s'échappa des lèvres de la marquise, dont le visage s'empourpra ; elle joignit les mains en criant :

— C'est vrai, Pierre ? bien vrai ! Tu es sûr ?

— On a dit que c'était certain, sur la place du Marché, et tout le monde courait pour écouter ceux qui arrivaient de là-bas. Mais comme tes yeux brillent, ma Victorine ! N'est-ce pas, te voilà

contente comme moi, car tu penses que nous pourrions nous marier bientôt maintenant, puisque tu voulais attendre que les Bleus fussent battus et renvoyés du pays. Aussi, je t'apporte quelque chose.

Mais la marquise, troublée par sa joie, et craignant de se trahir par quelque parole imprudente, se leva et répondit évasivement, avec un sourire :

— Il se fait tard, Pierre ; il me faut rentrer pour le souper.

Pierre se leva vivement, s'approcha d'elle, et, avant qu'elle pût l'en empêcher, il lui saisit la main gauche, lui passa un anneau au doigt, et dit d'une voix basse et tendre :

— Ma Victorine !... J'ai rapporté, pour toi, de la ville ce bel anneau d'argent...

Mme de Lescure restait toute interdite, si loin de s'attendre à cela. Craignant sa fâcherie, il reprit d'un ton de prière :

— Garde-le, je t'en prie... C'est le plus beau que j'aie pu trouver, et rien n'est assez beau pour toi, de même que tu ne seras jamais assez aimée !... Nous sommes fiancés, tu ne peux plus me refuser.

Muette, surprise, elle leva sur lui ses beaux yeux inquiets, car elle craignait un instant qu'il ne cherchât à l'embrasser. Lui, lut sa pensée dans ce regard ; il y répondit en prenant le coin de son tablier avec une humble soumission, et le baisa dévotement.

— A revoir ! dit-il en s'éloignant bien vite de peur qu'elle ne voulût lui rendre l'anneau, et il disparut dans l'ombre naissante du soir.

— Eh bien ! se dit la marquise en regardant l'anneau, me voici fiancée malgré moi avec un jeune paysan vendéen, moi... la marquise de Lescure, la femme du « général ». Quelle aventure ! et comment faire cesser une méprise qui n'a que trop duré et dont l'éclaircissement sera si cruel pour ce pauvre garçon, car il m'aime de toute son âme ! Je suis coupable, coupable, en vérité ! Mais comment faire ? Ah ! pourquoi est-il si doux de se laisser aimer ? Gentilhomme ou paysan, d'où qu'il vienne, c'est toujours l'amour, l'amour qui jette sur nous son charme et nous entraîne parfois hors de toute loyauté !...

Mme de Lescure sentait le terrain devenir brûlant. Si la nouvelle d'une victoire remportée par son mari se confirmait, ne devait-elle point s'attendre, à tout instant, à voir arriver des gens pour la ramener vers lui ? Et, si par malheur cette nouvelle était inexacte, comment faire pour échapper aux pressantes prières de Riolléau pour célébrer leur mariage, sans lui révéler qu'elle était en réalité, et lui apprendre que ces habits de paysanne cachaient la marquise de Lescure ? Elle retombait dans ses perplexités, plus profondément encore qu'au début de cette bizarre aventure. La situation devenait ridicule, touchante et dange-

reuse tout à la fois. Par instants, elle ne pouvait s'empêcher de rire à l'idée qu'un pauvre paysan, séduit par sa jeunesse et sa beauté, voulait à toute force épouser qui... la marquise de Lescure!... Puis, à l'idée de la déception, du désespoir trop certain du malheureux Pierre, elle s'attendrissait avec toute la bonté de son cœur, bonté où se mêlait une ombre légère de coquetterie flattée par cet hommage si naïf, si parfaitement sincère.

Son âme délicate et tendre passait successivement par ces diverses émotions, sans y trouver d'autre solution que le prompt départ espéré, ou une fuite anticipée.

— Ma bonne Fauchard, dit-elle en montrant l'anneau d'argent qui brillait à son doigt, ma bonne Fauchard, je n'ai qu'une manière de me tirer de cette difficulté, c'est de partir quand même et tout de suite.

— Mon Dieu! madame la marquise ne fera pas cela! Et nous qui répondons d'elle! Et puis où aller pour être en sûreté mieux que céans!

— C'est vrai, ma bonne Segonde, mais si je ne m'y décide pas et promptement, l'ami Riolleau est capable de m'amener, un de ces jours, quelque prêtre pour bénir notre union! Comprenez-vous cela!

Et toutes deux de retourner la situation sous ses divers aspects, pour tâcher d'y trouver une solution.

Riolleau avait-il quelque projet de ce genre? En tous cas, il continua d'être la discrétion même; toutefois, il était facile de voir qu'il se maîtrisait de moins en moins facilement. Il venait le soir, un instant, s'asseyait sur un escabeau bas, presque aux pieds de la Victorine, et ses grands yeux brûlés de fièvre, fixés sur le visage de la jeune femme qu'il regardait comme sa promise, ou sur l'anneau d'argent, laissaient lire sans nul mystère jusqu'au fond de son cœur, tous les désirs et tous les rêves qui le remplissaient.

Un soir, en quittant la chaumière, il s'approcha de la Victorine, lui prit la main et murmura près de son oreille :

— A quand, ma Victorine? Quand seras-tu mienne?

— Bientôt, mon Pierre, répondit-elle en rougissant, tant ce mensonge commençait à lui peser.

Il partit radieux sur cette bonne parole.

La situation devenait tellement tendue, qu'elle ne pouvait plus se prolonger. La marquise le sentait et, cette préoccupation jointe à celles qui l'absorbaient déjà, finissait par lui enlever repos et sommeil.

Les choses en étaient là quand, un matin, un joyeux bruit de grelots vint enfin, enfin! résonner à ses oreilles comme le signal de la délivrance et du salut.

La chaise de poste s'arrêta devant la pauvre chaumière, amenant le fidèle Arnouldet qui venait quérir la marquise de la part du général, en effet victorieux.

La joie de la jeune femme ne saurait se décrire. Elle s'empressa de reprendre les habits qu'elle avait en arrivant, afin de restituer à la Fauchard ceux de sa nièce. Vite, elle remit ses bijoux, son cher anneau d'or à son doigt.

M^{me} de Lescure, ainsi vêtue, sortait de la chaumière hospitalière quand elle aperçut Pierre qui accourait en criant :

— Le général est victorieux! c'est sûr, sûr maintenant. Ma Victorine, viens! nous allons être heureux!

Mais il s'arrêta stupéfait, osant à peine reconnaître sa promise dans cette belle dame qui lui ressemblait, encore plus belle dans ses riches atours.

— Tu t'en vas!... cria-t-il éperdu.

— Oui, mon Pierre, je pars! Il le faut. Je ne puis être à toi, car je suis la marquise de Lescure, la femme du général, obligée de fuir et de se cacher sous les habits d'une paysanne. Pardonne-moi de t'avoir ainsi trompé! car tu m'as bien aimée et je ne te laisse que du chagrin...

Terrassé par ce brusque évanouissement de tous ses rêves, il tomba à genoux, les mains jointes.

Emue de ce désespoir muet et les yeux pleins de larmes malgré la joie du départ, M^{me} de Lescure lui dit avec une douceur attendrie :

— Regarde, Pierre : voici l'anneau d'argent que tu m'as donné avec ton cœur et ta foi, eh bien, jamais, jamais il ne me quittera; je veux le porter toujours en souvenir de toi...

Elle s'élança dans la chaise de poste, dont les chevaux l'emportèrent au galop.

— Adieu! cria-t-elle encore, laissant Pierre à genoux, le front dans les mains, se recommandant à Dieu, abîmé dans la détresse de son âme éperdue (1).

PIERRE DE GAMOND.

(1) Jusqu'à la fin de ses jours, elle a tenu, par une sorte de sentiment pieux, à garder à son doigt le modeste anneau d'argent du paysan vendéen.

P. G.



FIN





BERTHE DE DIEU

SUITE



Il y eut dans l'assemblée un silence subit plein de stupeur, plein de respect, plein d'admiration. Les Franks se connaissaient en courage; celui que déployait le saint, en mettant la jeune fille hors des atteintes ambitieuses d'un parti puissant et redoutable, était fait pour les séduire. La fermeté, la promptitude, l'audace du coup porté aux ennemis de l'ordre, avec cette profonde politique et cette tranquille assurance, abattait rudement l'orgueil de ces têtes altières.

Il y eut un frémissement pour secouer du même enthousiasme toutes les poitrines, et un cri unique s'en échappa, consacrant l'œuvre du saint par une acclamation retentissante

— God Berthe! God Berthe (Berthe de Dieu)! crièrent les leudes, brandissant leurs armes en signe d'allégresse.

— God Berthe! God Berthe! répondirent les soldats farouches du dehors, en se penchant sous les auvents de l'enceinte pour saisir quelques détails de la scène qui se déroulait sous les yeux des chefs.

— God Berthe! murmurait suavement la vierge ravie. Je suis Berthe de Dieu... à jamais...

Boves, que l'entrée de l'évêque avait déjà rendu soucieux; Boves, qui avait plié sous la violence du choc en entendant la consécration religieuse de sa fille; Boves, les bras croisés, le regard abaissé, les traits durs, cherchait en lui-même à démêler le chaos de son âme. C'était la colère du vaincu, l'amertume du renoncement à toutes les espérances d'une race, l'humiliation d'une défaite publique et écrasante. Mais c'était aussi l'orgueil satisfait du Barbare chrétien dont un Dieu recherchait l'alliance; c'était un nom magnifique donné à la dernière des Boves. Et puis c'était aussi il ne savait quoi de profond, de doux, de tendre, quelque chose de nouveau et de divin qui se levait en son âme troublée, et le payait royalement du don à Dieu.

Il se retourna brusquement vers sa fille, et lui, le Frank indompté, le chef sauvage et tout-puissant, le Bœuf, comme ils l'appelaient, quand les éclats de sa colère et de sa force mugissaient dans son burg comtal, il s'inclina par trois fois, la

main sur son cœur, la saluant de son nouveau nom avec une voix rauque que voilait un sanglot.

Et derrière lui vint aussi Théobald de Boulogne, tout frémissant. Sous sa blonde moustache tressée, sa lèvre tremblait et, dans ces yeux fiers, il y avait autant de douleur que de dépit. Il s'inclina comme le père; par un effort suprême, il dit: « Salut à Godeberthe! » puis il sortit de la salle, et on ne le revit plus cette année-là aux plaids du roy d'Austrasie.

La vierge était toujours à genoux devant l'évêque, comme la jeune épousée pour l'échange des serments, les bras croisés sur sa poitrine. Un radieux sourire illuminait son mince visage tout pâli d'émotion; ses lourdes tresses couleur d'ambre, serrées dans une gaine de perles, son voile brodé de fils d'or, sa parure blanche de fiancée de la terre, exigée par Boves, tout était en elle pour lui donner l'éclat joyeux et pur de ses noces éternelles. L'évêque lui parlait à mi-voix, et, dans la salle, on les regardait avec une sorte d'admiration craintive, car ils semblaient, ainsi réunis tous les deux, appartenir plus au ciel qu'à la terre. Et parmi ces Germains à peine sortis de leurs forêts natales, ces Lètes indomptés et cruels, ces Arvernes, hôtes de monts inaccessibles, plus d'un, mal rallié à la foi de Chlodowig, adora dans son cœur la jeune sainte et le saint vieillard.

Seul, le roy ne comprenait rien à ce qu'il voyait, et son ennui se lisait dans son regard, à travers le vague duquel on pouvait deviner déjà l'avenir efféminé de ce fils de Clodowig le Fou.

Mais si l'enfant dormait souvent avec ses pensées, il avait des réveils terribles, et toute la violence de son aïeul Mérowig lui montait à la tête, injectant son regard bleu du sang de la colère.

A c't heure, incapable de tenir plus longtemps son rôle de roy, il avisa l'un des porte-queue de messire Éloy, qui, depuis un moment, coulait vers lui des regards engageants, et lui fit signe de venir le rejoindre.

Le clergeon remit aussitôt à son confrère la bride du manteau épiscopal passée à son poignet, et souple comme un chat, passant derrière Madame la reyne, il vint retrouver Clothier aux côtés de son trône où celui-ci s'était glissé, sachant, pour l'avoir éprouvé déjà, que les pentes de pourpre allaient les cacher à tous les yeux.

— J'ai des jointures de mouton peintes avec des

diabls rouges dans mon aumônière, dit le petit roi, nous allons jouer. Tends ta robe, je vais t'en compter cinq comme à moi.

Et les osselets allaient de ci et de là; les enfants étouffaient leurs rires et n'en riaient que mieux, tandis qu'à deux pas se jouait la partie dont la couronne pouvait devenir l'enjeu.

— A ton tour, Mérowig, dit le porte-queue en comptant ses points.

— Trois! annonça Clothier, et il ajouta, passant d'une idée à l'autre: Es-tu évêque, toi?

— Je ne sais pas, répondit l'enfant étonné et préoccupé d'avoir à résoudre une question de cette importance. Pourquoi le crois-tu?

— Parce que tu es rasé, et tu portes une robe fourrée comme celle du seigneur évêque.

— Peut-être, répondit le clerc, ébranlé par ce rapprochement qui ne s'était jamais fait dans son esprit.

— Mais toi, Mérowig, ajouta-t-il, mis en confiance par la question royale, peux-tu me dire pourquoi ils t'appellent là-bas le Fainéant?

Le mot n'était pas achevé que Clothier, arrachant l'épingle d'or passée dans sa chevelure, bondissait sur le clerc et la lui plantait dans la main.

— Tiens, voilà pourquoi! répondit-il, les dents serrées par la colère.

Puis, retirant l'épingle ensanglantée pour la remettre dans sa chevelure, il alla, honteux, s'appuyer au dossier de son trône où des anges d'or soutenaient sa couronne de roy, et le front posé contre une de leurs ailes, il laissa couler les larmes qui, lentement, filtraient à travers ses cils pâles d'enfant roux et tombaient froides sur sa robe de soie.

Sa victime se tordait de douleur devant les osselets épandus; mais par un effort de volonté, retenant le cri prêt à s'échapper de ses lèvres, l'enfant cacha sa main dolente sous sa manche et s'en retourna reprendre sa place à côté de son camarade.

Madame la reine, dont l'esprit était prompt, avait rapidement entrevu les espérances que l'action extraordinaire de Mgr Éloy pouvait mettre en son cœur. Elle vit dans la consécration religieuse de Godeberthe la réponse à sa prière de l'oratoire, le moyen d'assurer le sort de ses chères esclaves rachetées de la servitude, mais non mises, jusque-là, à l'abri d'un retour de fortune.

Elle pensa aussi avec Herkinoald et le saint Éloy qu'il fallait par des dons magnifiques prévenir les regrets de Boves qui ne manqueraient pas de naître, les premiers jours d'enthousiasme passés; et après avoir pris conseil d'eux, se retournant vers la jeune fille, elle lui dit avec cette grâce qui charmait tout son peuple:

— Ma fille, Godeberthe, notre maire et notre seigneur évêque vont traiter avec ton père de la dot qu'il convient de donner à l'épouse de Dieu. C'est le roy, mon fils, qui l'offrira pour toi et je puis te dire déjà qu'elle consiste en deux villas, avec fermes et métairies d'un grand rapport, pour

entretenir grand nombre de gens, auxquelles le roy veut joindre la moitié de notre château Corbaut où nous sommes présentement, avec l'abbaye de Saint-Georges et l'oratoire qui y sont attenants. Et comme don du Morgengab, il y joindra ses fermes de Vauchelle, des dons en nature comme froment et huile pour deux années, avec un troupeau qu'on choisira tête par tête pour qu'il soit sans tare.

Et si tu me demandes, ma fille, pourquoi tant de choses d'importance, je te dirai que je te joins, pour t'assister, douze filles du fisc qui désirent, comme toi, vivre sous le toit du Seigneur Dieu, dans la solitude, et que par la volonté très paternelle de mon seigneur l'évêque, tu seras faite abbesse de ce monastère de Saint-Georges, où tu recevras, protégeras et aimeras toutes celles qui, dans la suite, voudront venir s'y reposer, en priant, des douleurs de l'esclavage.

Que Dieu bénisse ta jeune famille, Berthe de Dieu, ajouta-t-elle en l'embrassant.

Puis, regardant les bijoux et les habits luxueux de la jeune fille, elle ajouta:

— C'est un Dieu pauvre que tu as épousé, ne veux-tu pas revêtir ses couleurs, toi qui seras dorénavant riche pour les autres et dépouillée pour toi même?

Godeberthe lui tendit en souriant ses bras chargés de bijoux et Madame Baudour jeta dans l'aumônière des pauvres, que lui tendait son chapelain, les chaînes tissées, les anneaux martelés, les fils d'or vierge tordus en lourdes cordes autour des minces poignets de la jeune fille. Elle avisa ensuite les tresses liées de perles et, prenant les ciseaux d'ivoire pendus à sa ceinture, elle se tourna vers Clothier:

— Mon fils, lui dit-elle, viens et coupe ceci; notre aimée Godeberthe se veut faire esclave de l'Époux divin.

Le roi s'avança et prit à deux mains les ciseaux de Madame sa mère; vainement, voulut-il les faire mordre aux cheveux nattés; les ciseaux se brisèrent et il les jeta avec dépit en disant comme un jaloux:

— Elle a plus de cheveux que Mérowig!

On apporta de longues cisailles luisantes et aiguës qui eurent tôt tranché les tresses superbes. Cette lourde dépouille rendit un son mat en tombant et, un fil d'or étant venu à se rompre, les perles s'échappèrent, couvrant le sol autour de Godeberthe.

Alors, pour cacher à tous les yeux la sainte mutilation, Madame la reine, prenant son propre voile, en couvrit la tête de la jeune fille.

Celle-ci le serra contre elle avec amour, en s'inclinant comme sous le poids d'une joie écrasante, puis, relevant la tête vers Madame la reine, hésitante, les joues vermeilles d'un peu de honte, elle lui dit:

— Je n'en aurai plus d'autre, et mes filles en porteront de semblables.

Ses filles... quel mot dans cette bouche de seize ans!

III

OU L'ON VOIT MADAME L'ABBESSE DE SAINT-GEORGES
DANS SON NOUVEL ESTAT

C'était le soir de ce jour. Sous les voûtes basses de l'oratoire de Saint-Georges se balançaient aux chaînes d'or du ciborium le calice sacré des agonisants et les reliquaires des saints. Deux lampes brûlaient des huiles de parfum et leurs pâles clartés se mouraient le long des colonnes de bois noir qui fermaient le chœur, laissant la nef dans l'obscurité.

Au sortir du tumulte de la Mâlberg, cette ombre, ce silence, le mystère donnaient, plus qu'aucune autre fois, le sentiment du repos et de la prière; tout disait la paix divine dans ce lieu saint.

Godeberthe était là, elle s'avancait doucement dans l'ombre, toute émue de sa bienheureuse solitude. Sa longue tunique blanche traînait sur les dalles mortuaires avec un bruissement d'ailes, son voile noir abaissé jusqu'aux yeux enveloppait ses épaules menues de longs plis droits qui la faisaient apparaître plus mince, plus immatérielle, sous la lumière hésitante des lampes.

Elle vint jusqu'au pied du sanctuaire, gravit les marches de bois qui conduisaient à la plate-forme du chœur; et tout contre l'autel, se prosternant, elle adora, libre enfin de regarder en elle-même.

Ce qu'elle y vit étonna son jeune cœur et fit couler en elle un flot de joie, de reconnaissance et d'amour.

Ce n'était plus la Berthe des Boves, la craintive, la chétive, l'enfant apeurée, blémissant de ses terreurs, au fracas de la vie guerrière de sa tribu.

Devant ses yeux passait comme un rêve lointain : le souvenir de sa vie d'hier au burg paternel, de ses souffrances cachées, de son dégoût pour les sauvages plaisirs de ceux qui l'entouraient.

Elle se revoyait à la lisière des bois, dans l'immense plaine fangeuse où Boves avait planté ses étendards. Les trompes de bronze déchiraient l'air de leurs rauques sonneries, les cavaliers passaient comme des tourbillons, debouts sur leurs chevaux indomptés, pour lancer la francisque avec des clameurs féroces. Elle se rappelait l'orgueilleuse joie du vainqueur jetant à ses pieds quelque butin sanglant et ses oreilles se remplissaient du cri de tant de voix portant son nom dans la mêlée comme un défi de colère ou de vengeance : « Pour Berthe et Boves ! »

Pour Berthe, l'orgueil, la violence, le carnage; pour Berthe, les rivalités sanglantes... Et Berthe était ce soir dans le silence, pour jamais séparée de ce bruit de la terre, elle était dans la nuit du temple, seule avec son unique amour; triomphant dans le cœur à cœur de la veillée sainte.

A travers les murs de terre de l'oratoire, elle entendait sourdement le cliquetis des armes, les appels des chefs réunissant leurs hommes pour un prochain départ. Le Mâl touchait à sa fin, et cette

nuit même, Boves regagnait ses terres, d'autres partaient aussi; on s'agitait, on se querellait; partout du tumulte; mais elle, les yeux levés en haut, pensait au royaume éternel de l'Époux roi dont elle portait l'anneau nuptial.

Non, ce n'était plus la Berthe des Boves; une vie nouvelle, sa vraie vie, celle pourquoi Dieu l'avait faite si pure, si humble, si capable de souffrances et de tendresses, l'avait tout à coup prise et transformée.

Épouse du Tout Puissant, de Celui dont le nom est redoutable, elle avait part à sa force; mère de tant d'âmes qui allaient se presser contre elle et lui demander la vie, elle se sentait capable de les élever, de les défendre et de donner pour elles ses forces, ses joies, ses dévouements. Il faudrait des prodiges pour assurer sa mission. Eh bien, les prodiges viendraient en leur temps. Comment aurait-elle pu en douter, Godeberthe, l'Épouse à Dieu ! De tous les miracles, le plus étonnant n'était-il pas sa présence en ce lieu, à cette heure, avec cette âme renouvelée et ce grand courage du ciel.

Dans sa prière, elle disait :

« Le Seigneur, mon roy, m'a choisie pour sa servante et m'a appelée dans son palais. Il mettra le comble à ses bonnes grâces en acceptant le don que je lui fais : j'ai une vie entière à lui offrir, un cœur vide à lui consacrer, qu'Il prenne ce que j'ose lui présenter, et même ce que dans mon ignorance, je garderais devers moi, ne sachant pas ce qui peut plaire le mieux à mon Seigneur. Qu'Il dise ce qu'Il veut et j'obéirai à sa bouche. »

On raconte en pays picard, aux veillées d'hiver, alors que les mains débiles des vieillards effilent les brins de chanvre et que la jeunesse brise la coque des noix en riant à la vie, que, la nuit où Godeberthe se donnait à Dieu, les hommes d'armes qui regagnaient leurs burgs entendirent, en passant le long des murs de Saint-Georges, une harmonie suave, tandis qu'à travers les verrières teintées de pourpre et d'azur, ceux qui passaient à cheval virent, en se haussant, s'allumer une à une les sept lampes d'argent du sanctuaire, les flambeaux de cire blanche, et le gros cierge de l'ambon; ce fut comme un embrasement à l'autel, pour répondre avec les musiques célestes à l'offrande de madame l'abbesse.

La nuit allait finir et ses heures fugitives s'étaient écoulées si rapides pour Godeberthe qu'elle en avait perdu le compte; peu à peu, les flambeaux s'éteignirent, les orgues laissèrent tomber leurs dernières harmonies; seule, la prière de la vierge consacrée s'aviva de tout ce qui se mourait autour d'elle.

Elle aimait pour aimer, sans avoir au cœur d'autre désir que celui de s'immoler dans le don parfait d'elle-même; son âme, exhalant la joie du sacrifice, montait sans effort tout en haut, douce, sereine et fervente; c'était la prière heureuse de l'Épouse à Dieu. Et, tandis qu'elle s'oubliait dans l'abnégation de son offrande, en elle descendait, à

son insu, la grande Lumière qui doit éclairer l'obscur chemin de ceux qui fondent en vue de l'éternité, et la force surhumaine qui leur assure le triomphe.

Un frôlement dans l'ombre vint distraire sa pensée, la porte du monastère donnant au côté de l'oratoire s'ouvrit et Godeberthe, en relevant les yeux, aperçut les saintes filles rachetées par Madame la reine qui entraient une à une, tenant à la main la petite lampe allumée, symbole de vigilance et de fidélité.

Dans leur joie d'être à l'Épouse, elles avaient voulu, dès l'aube de ce premier jour, venir au-devant d'elle, et c'est au pied de Dieu que la rencontre se faisait.

En tête du blanc cortège, deux de ces filles portaient un gros missel que leur avait donné Madame la reine, au temps de leur réclusion dans les maisons du fisc, pour qu'elles apprissent les psaumes et les lectures de l'office sacré.

Elles s'agenouillèrent devant l'abbesse et ouvrirent le livre sous ses yeux, tandis qu'elles lui disaient sur le rythme monotone et doux de la psalmodie :

— Mère, donnes-nous ta bénédiction.

A quoi Godeberthe, se levant, répondit, les mains étendues :

— Mes filles, que le roi des anges soit votre couronne.

Puis elle reporta sa main sur le livre d'heures, en suivit du doigt les gros caractères écrits par quelque moine savant, et récita d'une voix profonde les paroles du texte :

« Jesu, corona virginum, vous qui marchez parmi les lys,

« Époux resplendissant.

« Partout où vous êtes vont les vierges, célébrant votre amour

« Sur les harpes chantantes. »

Et le chœur reprenait :

« Les filles des rois marchent derrière Lui.

« La reine se tiendra à sa droite,

« Vêtue d'une robe précieuse,

« Brodée de couleurs éclatantes. »

Alors Godeberthe baisa le livre et, se prosternant sur le sol, elle récita, plus vite et presque bas :

« Toutes, elles dormaient lorsque s'éleva ce cri vers la septième heure :

« — Voici l'Époux, allez au-devant de lui.

« Et toutes les vierges se levèrent.

« Mais celles qui étaient folles avaient oublié l'huile pour leurs lampes

« Et tandis qu'elles allaient en prendre, l'Époux arriva.

« Les vierges sages, dont les lampes brillaient, entrèrent avec Lui

« Dans la salle des noces.

« Et la porte fut fermée.

« — Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous, criaient les folles de retour.

« Mais Lui répondit seulement :

« — Je ne vous connais pas. »

Godeberthe et ses filles s'étaient levées; elles faisaient maintenant le tour de l'oratoire et les petites lampes, bercées par le rythme de leurs pas, tremblaient à leurs mains, jetant des clartés d'étoiles sur les hautes boiseries des stalles, sur les troncs d'arbres polis qui s'épanouissaient en sombres arceaux à la voûte de l'église, sur les statues de pierre cachées au fond des niches.

Et les voix d'anges de ces vierges continuaient les chants, les psaumes et les dialogues commencés au pied de l'autel.

Quand elles eurent ainsi célébré les joies de leur vie nouvelle, quand elles eurent prié pour la ville endormie, pour le petit roy que berçait sa mère, pour messire l'évesque qui venait de donner vie à leur ordre naissant, le jour se leva incertain dans une brume de printemps qui voilait de mystère, la forêt où tout à l'heure Boves s'était enfoncé avec ses hommes d'arme.

Les plaines, toutes moites sous l'humide lin-cueil, frissonnaient doucement parce que la chaleur du soleil était prochaine, et dans le cloître, resté ouvert au côté de l'église, les ombres des lourdes arcades se détachaient sur le fond lumineux du préau fleuri. Des branches légères couraient au long des grilles comme pour en voiler l'austérité, des oiseaux jaseurs s'éveillaient sur la margelle du puits au toit aigu; des servantes du monastère y venaient puiser l'eau fraîche dans les amphores d'airain, et leurs pieds nus sur le gazon n'éveillaient aucun bruit dans le silence de la sainte demeure.

Douce vie du cloître, dont le demain est semblable à la veille, dont le repos cache une vie intense, où l'on chante en priant, où l'on pleure en aimant, vie de renoncements suprêmes, avec quels désirs vous appelaient Godeberthe et ses filles.

IV

OU CELUI QUI ÉCRIT CETTE BELLE HISTOIRE
S'INTERROMPT POUR DIRE CE QU'IL EN PENSE

La porte du cloître s'est refermée sur les saintes recluses, la nouvelle surprenante de la consécration de leur abbesse a couru de bouches en bouches; de toutes parts vont accourir d'autres vierges pour se ranger sous sa discipline; le monastère de Saint-Georges sera, pendant trois siècles, en grand honneur, et celle qui le fonde n'a que seize ans. C'est une âme craintive, une enfant sans expérience, une épave de la vie barbare, jetée, on a vu comment, au milieu de la tourmente, et sauvée par l'intervention de saint Éloi.

Avant de reprendre le récit merveilleux de sa courte existence, arrêtons-nous à considérer non plus la sainte elle-même, mais le faisceau de cir-

constances qui amena sa fondation et lui assura le succès.

Aux premiers siècles de l'Église, l'oblation sanglante fut nécessaire. C'est dans l'arène, devant les fauves, sous la roue et le fouet que le christianisme engendra ses premières générations; il lui fallait les persécutions pour consacrer sa foi. Aux temps qui nous occupent, le paganisme était vaincu, mais il râlait encore sous la croix, et les empreintes laissées par lui étaient si profondes que l'Église avait besoin pour les effacer de toutes les vigilances et de tous les dévouements.

Il ne lui fallait plus le sang des martyrs et la réclusion des catacombes, mais l'immolation secrète du troupeau et la fermeté inébranlable des pasteurs.

C'est alors que Dieu lui envoya des légions d'évêques, dépositaires de sa sagesse : Médard, Éloi, Ouen, Grégoire ont marqué ces temps primitifs de sceau de leurs vertus épiscopales, et la civilisation marchait à leurs côtés, éclairant tout ce qu'ils touchaient de leur bâton de conducteurs des peuples. Les évêques comprirent qu'à des temps nouveaux, il fallait des formes nouvelles; d'ailleurs, un mouvement instinctif poussait la société barbare vers les institutions monastiques; elle avait comme le sentiment intime du danger mortel qu'entre ses mains allait courir les jeunes nations, et les monastères sortirent du sol avec une telle abondance qu'on se demande comment la fortune publique pût y suffire.

Les abbayes de filles, qui nous intéressent particulièrement à cause de notre sainte Godeberthe, se peuplèrent de jeunes esclaves rachetées ou rendues libres par les nouvelles ordonnances. Brisées des souffrances passées ou pénétrées par la grandeur de la vie claustrale, pleines de reconnaissance envers une religion qui brisait leurs fers, n'ayant plus d'attaches au monde, ignorant parfois jusqu'à leurs origines, elles demandaient un asile où elles pussent avec sérénité prier et travailler à l'abri de nouveaux orages.

D'autres misères sociales cherchèrent un refuge dans les cloîtres. Des reines, comme Radegonde, fuyèrent une union détestée, où le maître, oublieux de ses devoirs, abusait étrangement de ses droits pour avilir des liens sacrés; des filles nobles, comme Angadrème, prêterent les austérités d'une vie pure aux délices et aux entraînements d'une union terrestre, et bien d'autres les suivirent, dont la place était marquée par avance dans ces pieux asiles.

Mais il est aisé de comprendre que des éléments si divers devaient apporter avec eux des germes dissolvants, engendrer des abus et menacer l'existence même de ces fondations. À peine les monastères érigés, il fallut songer à leur réforme, et dans ce travail de restauration, saint Éloi se montra un des plus ardents défenseurs de la régularité de l'obéissance et de l'abnégation reli-

gieuses. Il comprenait mieux qu'aucun autre que le plus sûr rempart à opposer aux poussées furieuses de la vie sans frein des barbares était d'assurer dans les monastères la vie parfaite, qui resterait pour le monde un exemple, un reproche et un encouragement. Sa toute puissance à la cour d'Austrasie lui facilita la tâche; il fonda de nombreux couvents d'hommes et de femmes, avec une règle stricte; il resserra la clôture de certaines maisons ouvertes à tout venant, dispersa celles qui jetaient le scandale dans son Église, et, jusqu'à la fin, apporta dans ce travail la hardiesse, la droiture et la justice qui le faisaient tout puissant.

Godeberthe fut la dernière et la plus pure de ses œuvres; en elle se résume tout ce qu'il y eut de fort, de tendre et de généreux dans ce cœur de saint. Les enfants ressemblent à leurs pères, et les derniers venus, les petits de la famille, paraissent multiplier en eux ces ressemblances de la race comme pour en perpétuer plus longtemps l'image et le souvenir.

Godeberthe, la nouvelle-née d'Éloï le saint, eut dans le gouvernement de son abbaye la fermeté du grand ministre, dans ses rapports avec ceux qui avaient besoin d'elle la suavité du prince de l'Église, dans la distribution de ses largesses l'inépuisable charité de celui qui fut si riche pour ses pauvres.

Il confia à ses mains d'enfant son anneau et son sceptre, afin qu'elle pût après lui, et comme lui, gouverner, restaurer, affermir et sauver. L'histoire est avare de ses récits sur l'abbesse de Saint-Georges, mais ce qu'elle nous en dit la montre constamment en opposition avec elle-même. Jamais la nature et la grâce ne furent plus distinctes dans une même âme, et toujours elle fut fidèle à la voix d'en haut. Craintive, elle donna des preuves de hardiesse; faible, elle agit comme les plus forts; inexpérimentée, elle distilla la sagesse; à l'Éloï, qui fut son maître après Dieu, revient l'honneur d'une pareille transformation.

Il apprit à la douce fille, pour qu'elle le redît aux autres, la vie la plus pure, la claustration la plus étroite, le silence le plus parfait, la pauvreté la plus généreuse, l'obéissance la plus humble. Il fut fort et terrible contre les moindres symptômes de relâchement; il élagua sans pitié les rameaux nuisibles; il eut surtout à réagir contre la peur native de cette enfant, et sut lui donner l'incroyable confiance dont ses nombreux miracles sont la preuve; puis, lorsqu'il avait meurtri ce pauvre cœur défaillant, fait couler des larmes trop faciles, il suspendait ses rigueurs et laissait parler sa tendresse.

Le petit monastère de Saint-Georges était son lieu de repos; il y oubliait les charges écrasantes de son ministère, les multiples soins de son épiscopat. Là, dans l'ombre et le silence, il était heureux de prier, et, jusqu'à la fin, on le vit revenir fidèlement vers ses filles bien-aimées pour leur donner quelques sublimes leçons.

Et, maintenant, reprenons le récit de la légende d'or, telle que nous l'a léguée la suite des siècles, s'appuyant sur la parole de l'évêque Radbob, et voyons comment la fille des Boves appliquait les enseignements de saint Éloi.

V

OU L'ON VOIT LES PREMIERS MIRACLES
DE LA SAINTE GODEBERTHE

La paix du Seigneur s'était étendue sur l'abbaye de Saint-Georges. Madame l'abbesse y avait promptement distribué la part de travail de chacune et elle veillait sur toutes, se montrant la plus exacte et la plus vigilante.

Elle avait, pour se faire aimer de ses filles, sa tranquille manière de demander et de dire merci; elle avait, pour les consoler, divers moyens qui prenaient les cœurs, et le plus doux était, certes, les larmes qu'elle répandait sur leurs souffrances quand elles venaient lui en faire l'aveu.

Sa naïve prudence n'était jamais en défaut, mais sa charité dominait cette prudence, et son âme était tellement remplie du besoin de servir les autres qu'elle oubliait parfois de se garder contre les entraînements.

Un jour, en traversant les communs, elle aperçut une servante qui, penchée sur le sol, jetait des cris perçants comme savent en pousser les filles d'Aquitaine. Autour d'elle gisaient pêle-mêle les débris d'un petit fourneau de terre et les braises ardentes qui s'en étaient échappées.

— Qu'as-tu fait, Vulgude? demanda l'abbesse doucement sévère.

— Ho las! madame ma mère, s'écria sans détour la pauvre fille, une grande sottise, comme vous voyez!

Et, avec un flux de mots, elle raconta la mésaventure, sa cause... son inopportunité à l'heure où, il n'y avait pas d'autre feu dans la maison... celui-ci avait eu tant de peine à prendre... il était si bien allumé... et elle était en retard...

— Où allais-tu avec ce fourneau? interrompit madame l'abbesse.

— A l'aumônerie, pour faire chauffer la portion des mendiants.

— Il ne faut jamais faire attendre nos frères les pauvres, reprit vivement la sainte Godeberthe. Ramasse tes braises tout de suite, et va les porter où tu dois.

— Comment faire, je n'ai rien pour cela?

— Prends-les avec tes doigts.

Elle n'avait pas plutôt donné cet ordre étrange qu'elle inclina la tête, dominée par une sorte de confusion recueillie; et, en son cœur, elle disait: « Seigneur, j'ai parlé trop vite dans mon désir d'obliger des frères malheureux. Si Vulgude m'obéit, elle se brûlera; si elle désobéit, nous t'aurons offensé, elle et moi; et tes amis les

« pauvres auront faim. » Elle ajouta, avec cette confiance touchante et naïve qui ravissait le cœur de Dieu: « Oh! mon Seigneur, comment nous « sortiras-tu de là? »

Cependant, Vulgude n'avait pas hésité dans son obéissance; elle s'était baissée, avait recueilli les braises une à une et les gardait dans ses deux mains, soufflant pour les empêcher de s'éteindre.

Les charbons se dépouillaient de leur cendre, pétillaient sans causer nulle brûlure à la servante, qui les serrait sur sa poitrine avec un joyeux transport.

En présence du miracle, les deux femmes ravies, la noble abbesse et l'humble sœur tombèrent à genoux et, dans l'ivresse de leur âme, se mirent à chanter l'action de grâce; si bien que d'autres sœurs, qui passaient non loin de là les entendant, se dirent: « Allons voir ce qui cause leur allégresse. »

Et, étant venues, elles trouvèrent Vulgude qui riait de joie, les mains pleines de charbons ardents, et madame l'abbesse qui pleurait d'amour en regardant leurs petites flammes bleues.

Les pauvres que Godeberthe aimait tant conquirent bientôt le chemin de son abbaye, où ils affluaient à toute heure. Il en venait pour se plaindre du froid ou de la faim, pour étaler des plaies hideuses, pour quémander, pour menacer quelquefois, car leurs misères les rendaient jaloux.

Madame l'abbesse leur apportait elle-même le pain, les vêtements, les remèdes; elle lavait les souillures repoussantes et disait de douces paroles qui apaisaient les colères et souvent endormaient les souffrances.

Un jour qu'elle était dans l'enclos de l'aumônerie à faire ses distributions, une femme, qui tâtonnait son chemin avec un bâton, vint se ranger auprès de ceux qui attendaient le passage des sœurs pour recevoir suivant leurs besoins; cette femme, au contraire des autres, ne disait pas à l'avance ce qu'il lui fallait; mais, immobile, appuyée au mur, le visage relevé vers le ciel, comme pour y chercher la lumière et la consolation, elle versait des larmes silencieuses auxquelles personne ne prenait garde.

Godeberthe, cependant, l'aperçut, et, écartant les autres, qui se serraient autour d'elle, tiraient sa robe, se bouscullaient pour la suivre, elle prit la femme par la main et la fit sortir des rangs tumultueux de ses mendiants.

— Dis-moi ton nom, pauvre femme, et pourquoi tu pleures? lui demanda-t-elle doucement.

— Je suis Transirique l'aveugle; il y a vingt ans que le Seigneur m'a privée de la vue de ses merveilles, et mon âme est dans la nuit, voilà pourquoi tu me vois pleurer. Tous les miens m'ont abandonnée; je ne sais ce que sont devenus ceux que j'aimais, et sans la charité des aumôneries, ou des passants qui me voient aux portes des oratoires, je mourrais de faim. Mais ce

n'est pas cette pauvreté qui m'afflige; c'est la perte de mes yeux..

Et ses larmes ruisselaient sur ses joues flétries.

Une immense pitié s'était emparée de la sainte au récit de cette misère; elle regardait tristement les yeux caves de l'aveugle, toujours fixés en haut, et voulait, avec une étrange force, qu'ils fussent guéris.

Elle posa sa main, très doucement, sur les paupières de Transirique, et lui dit encore :

— Pourquoi ne demandes-tu pas ta guérison au Seigneur; tu sais bien qu'il est maître de nos joies comme de nos peines?

— Je le prie nuit et jour, à toute heure; il ne m'a pas entendue.

— Peut-être attend-il une dernière supplication pour l'exaucer; dis-lui : « Seigneur, prends pitié de ta servante Transirique, qui veut voir ton ciel. »

— Ah! Seigneur, pitié, pitié, cria l'aveugle en joignant les mains.

Madame l'abbesse, alors, retira ses doigts posés sur la face de Transirique, et se rangea de côté pour s'effacer au milieu de ses sœurs.

— Je vois! je vois! s'écria l'aveugle, tout à coup, en étendant les bras comme pour embrasser l'univers.

Les mendiants l'entourèrent en poussant des exclamations, en criant au miracle; ils l'interpellaient tout en disant : « Gloire à Dieu! »

— Que vois-tu? demanda une voix dans la foule.

— Je vois le ciel brillant et les flèches d'or du soleil qui descend vers la montagne; je vois sur terre une vallée et, dans cette vallée, la moisson blonde qui se couche sous le vent; je vois plus loin la forêt silencieuse où se cachent des nids; je vois les ailes des oiseaux que j'entendais chanter.

Puis, ramenant son regard autour d'elle, subitement, elle marcha vers Godeberthe, et se mit à ses pieds.

« Je vois, continua-t-elle avec un fervent amour, l'Épouse à Dieu, la Sainte qui rend la vue aux aveugles; je vois mon illuminatrice; elle est environnée d'une lumière éclatante; en ses mains réside la vertu du Très-Puissant.

— Malheureuse! interrompit madame l'abbesse avec indignation, ne vois-tu pas que je suis la servante des servantes, et tes yeux sont-ils si mal guéris qu'ils puissent se tromper de la sorte?

Mais les filles de Saint-Georges, les servantes de l'abbaye, les mendiants et les infirmes criaient plus fort en étouffant l'abbesse de leur empressement :

— Vive Dieu! vivent ses saints! C'est notre mère qui fait voir les aveugles!... Godeberthe, joie et liesse pour ceux qui t'approchent!

— Oh! madame l'abbesse, suppliait Transirique en embrassant ses genoux, c'est toi qui me nourrissais quand j'étais aveugle; c'est toi qui m'a

guérie; tu es ma mère à jamais; garde-moi ainsi toujours auprès de toi pour que j'apprenne à aimer Dieu comme tu l'aimes.

La sainte Godeberthe lui tendit les bras, et radoucissant sa voix troublée par l'émotion débordante de son humble cœur :

— Viens, ma fille Transirique, lui dit-elle; nous ne nous quitterons plus.

Et en signe d'adoption, elle baisa les paupières de l'aveugle.

Longtemps on entendit de par la ville la foule des mendiants célébrer la guérison miraculeuse et, à partir de ce jour, il en vint beaucoup, de ceux qui souffraient des yeux, pour demander l'imposition des mains de madame l'abbesse, laquelle en guérit un grand nombre pendant sa vie et jusque dans la mort.

A quelque temps de là, il se fit un grand tumulte d'une autre sorte aux abords de l'abbaye. La sœur gardienne des portes vint dire en émoi dire à madame l'abbesse qu'une troupe armée, pleine de violence, menaçait d'escalade si on ne lui ouvrait de bonne grâce. « Ce sont méchantes espèces qui nous veulent faire périr », ajouta la sœur éperdue.

— Ont-ils des enseignes, ou sont-ce gens sans aveu? demanda Godeberthe.

— Ce sont des soldats francs, j'ai vu briller le sanglier de bronze au-dessus de leurs piques; ils ont un chef plus furieux que sa troupe.

— Dis à ce chef que je suis prête à l'entendre, et fais-le entrer dans la salle des étrangers; va, ma fille et ne crains rien de leur violence, le Seigneur est notre appui.

La salle des étrangers, prise dans les appartements du roi au château Corbaut, avait gardé son caractère primitif de salle de gardes; à moitié enfouie dans le sol, avec d'étroites fenêtres qui versaient parcimonieusement la lumière de haut sur les dalles luisantes d'humidité; un tronc énorme soutenant au centre la masse des ogives massives; elle n'avait comme décoration qu'un Christ noir étendant ses bras sur le mur nu du fond, et quelques escabeaux volants groupés autour de la colonne.

Ce séjour était froid, triste, sévère, tel qu'il le fallait pour décourager les visiteurs indiscrets, selon la recommandation de messire l'évêque.

La sœur, tremblante, en ouvrit la lourde porte verrouillée au barbare qui y entra impétueusement suivi de ceux qu'il avait sous ses ordres.

La salle était vide et le soldat franc s'arrêta, hésitant devant sa glaciale nudité; dans son esprit se présentait vivement le contraste étrange de cette pauvreté austère et de la richesse extrême de la maison de Boves.

Godeberthe entra presque aussitôt. Elle avait rabattu son voile sur ses yeux et était suivie de deux sœurs qui, voilées comme elle, restèrent à genoux devant la porte de clôture tant que dura l'entretien.

Madame l'abbesse s'avança lentement et dit au chef ébranlé par l'imprévu de cette réception :

— Tu m'as demandée, que me veux-tu ?

— Je suis Lothaire de Vauchelle, seigneur du pays où sont les fermes que tu tiens du roi, et je viens te dire que si tu ne me les cèdes de bonne grâce, je te les prendrai de force. Je ne veux pas sur mes terres d'autre maître que moi-même; d'ailleurs, personne n'avait le droit de disposer de ces biens qui ont appartenu à mes pères.

Et, en évoquant le souvenir de son orgueilleuse puissance, sa voix s'échauffait peu à peu.

— S'il s'agit d'un droit lésé, j'ai des gens d'affaires pour y voir avec toi; adresse-toi à eux.

— Je m'adresse à qui me plaît, répondit brutalement Vauchelle, et un rire ironique vint appuyer son insolence. Sache que je n'ai pas attendu ton avis sur la question, car à l'heure qu'il est, mes hommes ont dû mettre le feu aux gerbes de ta métairie, et piller tes hangars, s'ils ont obéi à mes ordres.

— Il n'en sera que ce que Dieu voudra, reprit sans faiblesse Godeberthe, et elle se retourna pour s'en aller.

Mais le barbare ne l'entendait pas ainsi, il était venu pour déverser sa colère sur la sainte maison, faire trembler les douces femmes aux éclats de sa rancune jalouse; il s'enivra de son insuccès et, oubliant qu'il avait devant lui l'épouse à Dieu rendue inviolable par sa consécration, il leva le bras sur elle d'un geste furieux.

Sans peur, elle lui dit en reculant d'un pas, pour lui donner le temps de réfléchir avant de commettre un acte exécrationnel :

— Prends garde, chef, le Seigneur que tu offenses, avant qu'une étincelle ait jailli de ses greniers, peut dessécher la main que tu oses lever sur une femme sans défense.

Vauchelle, interdit, regarda machinalement la main coupable encore levée, menaçante et toute ouverte.

Il pâlit soudain, ses yeux, dilatés par l'horreur, se fixèrent sur la paume de cette main brutale que cerçait une large flétrissure d'un blanc mat.

— La lèpre ! s'écria Lothaire avec un rugissement de désespoir furieux. Tu m'as maudit, maudite sois-tu et mort sur ta maison !

Il voulut s'élancer, mais ses jambes tremblantes ne le soutenaient plus, il s'appuya à la colonne de bois brut.

— A moi, mes compagnons ! vengeons l'honneur de Vauchelle.

Mais ses hommes s'étaient écartés de lui et refusaient de le défendre; la lèpre les remplissait de terreur; les uns, muets et farouches, s'en allaient vers la porte; d'autres, à genoux, priaient Dieu qu'il les épargnât; les plus coupables se frappaient la poitrine en confessant tout haut leurs fautes. Lothaire resta isolé, défaillant contre le tronc qui soutenait la salle, et derrière lui, le

Christ étendait ses mains où les clous avaient mis une empreinte comme aux mains du barbare.

Sous son voile transparent, l'abbesse regardait l'image du Dieu immolé; elle demandait la grâce du coupable, les mains jointes, la tête inclinée, s'offrant à faire pénitence pour lui, tandis qu'il se débattait vainement contre le mal qui le terrassait.

Sous l'influence sans doute de cette prière toute puissante, sa colère tomba tout à coup, l'étreinte de la peur et du désespoir le jeta sur le sol, sa tête frappant les dalles; et des sanglots déchirant sa poitrine.

« J'ai péché contre le ciel, que le ciel me pardonne ! » cria-t-il; puis, se tournant vers la sainte Godeberthe, sans oser la toucher :

— Oh toi que j'ai offensée, obtiens que je guérisses !

— Donne-moi ta main, lui dit-elle en se rapprochant.

— Mais tu sais bien que le mal se gagne au contact.

— Donne-moi ta main, Vauchelle, et promets à Dieu que tu répareras le mal voulu comme le mal accompli.

— Je promets, dit-il en montrant sa plaie à Godeberthe.

La sainte se pencha sur cette main livide, elle la regarda un moment en silence, puis, levant encore une fois les yeux vers les clous sanglants du Christ, elle baisa la lèpre de Vauchelle.

Puis, souriante et s'adressant aux compagnons attentifs :

— Voyez, leur dit-elle, son mal était une illusion, sa main est saine et robuste, donnez-lui la vôtre sans crainte et priez Dieu d'écarter de vous le péché.

Et elle rentra dans sa clôture avec ses deux sœurs.

La porte que celles-ci gardaient était libre et toute ouverte, mais la troupe de Vauchelle ne pensait guère à violer le saint asile. Ces hommes rudes et indomptables étaient réunis, tremblants, autour du chef, sans voix, sans forces, considérant avec admiration la main frappée et guérie sur un mot de la sainte abbesse; un religieux effroi les secouait et ils avaient honte d'eux-mêmes devant le prodige. Vauchelle, le premier, osa parler :

— Allons, dit-il, réparer le dommage causé et faire largesse à l'aumônerie de Saint-Leu, afin que le Seigneur nous épargne.

Et ils s'éloignèrent sans bruit du monastère où ils étaient entrés tout à l'heure la menace à la bouche.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)





❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : Nouveautés et reprises prochaines. — Opéra-Comique : Ouverture indécise. — Théâtre de la République (saison lyrique) : une première. — Les grands concerts. — Nouvelles. — Musique de choix.



os théâtres lyriques ne semblent pas avoir la fièvre de travail qu'on leur prête. Cependant on assurait que *Gauthier d'Aquitaine* passerait vers la fin d'octobre, et à l'heure où nous écrivons, rien ne nous l'indique sûrement. Les rôles marchent à souhait, mais les chœurs, mais l'orchestre ?

Le bel opéra de Méhul : *Joseph*, ne viendra qu'ensuite ; les rôles sont distribués et c'est Mlle Ackté qui est chargée de celui de Benjamin. M. Vaguet chantera Joseph et M. Delmas

Siméon. Mais au lieu de novembre, ce ne sera qu'après janvier que ce chef-d'œuvre nous sera rendu. On sait que la Direction a chargé M. Bourgault-Ducoudray de faire des récitatifs sur des récits *parlés* de *Joseph*, et voici qu'un vigoureux *tolle*, auquel nous mêlerions volontiers notre humble voix, s'est élevé pour blâmer une telle profanation ! Les chefs-d'œuvre doivent nous être présentés dans toute la pureté de la tradition, sans n'y rien ôter ni ajouter, tels que le génie des maîtres nous les transmet. Le temps, auquel ils ont survécu, en les consacrant, a prouvé que ces œuvres étaient et sont restées d'une valeur impérissable. Pourquoi donc y porter irrespectueusement la main ?

Espérons que la Direction de l'Opéra s'avisera d'un autre expédient pour allonger son spectacle, qu'aux belles lignes architecturales d'un glorieux monument elle n'entremêlera pas les inventions fantaisistes de l'art moderne, et que la juste indignation de nos savants musiciens, respectueux des chefs-d'œuvre de nos maîtres, l'arrêtera dans sa fâcheuse résolution.

Tous nos jeunes compositeurs rentrent ou vont rentrer, les mains pleines des fleurs de leur talent écloses à l'ombre des retraites où ils s'étaient réfugiés pendant l'été. Ici, c'est M. Vincent d'Indy

qui a terminé sa *Médée* dans l'Ardèche. Là, c'est M. Arthur Coquart écrivant un opéra sur un livret plein de surprises. Enfin, voici M. Xavier Leroux préparant, en collaboration de M. de Gramont, un grand opéra qui aura pour titre : *Astarté*.

De l'Opéra-Comique, pas grand'chose à dire encore, si ce n'est qu'on commence à y répéter les ouvrages en préparation pour le jour de l'ouverture, dont l'heure tardera à sonner, croyons-nous. Ajoutons cependant que M. Albert Carré a commandé un ballet, à M. Lecocq, sur un livret de M. Catulle Mendès : *Le Cygne*. C'est au courant de cet hiver que serait donné cet ouvrage à l'Opéra-Comique.

M. C. Saint-Saëns qui, depuis son retour de Béziers, s'occupe activement de préparer sa belle partition de *Déjanire* pour les prochaines représentations qui vont avoir lieu à l'Odéon, espère que l'œuvre sera prête dans le courant de novembre. On sait qu'aux arènes de Béziers, *Déjanire* était exécutée par deux orchestres militaires, un orchestre de cordes et dix-huit harpes. C'est un travail énorme que cette transposition de l'ouvrage pour orchestre symphonique, sans compter que le maître en a considérablement développé la partie musicale du troisième acte.

La saison lyrique de MM. Millaud frères se continue au théâtre de la République. On y a donné l'œuvre nouvelle d'un jeune compositeur peu connu encore, M. Hirschmann. Élève de M. Massenet au Conservatoire et lauréat du prix Crescent qu'il obtint avec un opéra en deux actes : *L'Amour à la Bastille*, représenté en 1897, sous la direction Carvalho, il vient de confirmer ses qualités scéniques sur le nouveau théâtre de MM. Millaud.

L'opéra en quatre actes que vient d'écrire M. Hirschmann a été tiré, par MM. Jules Barbier et Paul de Choudens, du vieux roman anglais de Richardson, si célèbre il y a un siècle et demi, si oublié aujourd'hui. Les ingénieux librettistes ont plutôt fait œuvre mélodramatique que lyrique, et en donnant le titre de *Lovelace* à leur fantaisiste interprétation des malheurs de Clarisse Harlowe, ils nous ont interdit de tremper notre plume dans les fanges que leur misérable auteur a soulevées autour d'elle.

Bornons-nous donc à affirmer les mérites du musicien qui, à la lecture de la partition, démontre une grande facilité, une imagination ingénieuse et un tempérament scénique d'avenir. Son

orchestration, comme ses mélodies, sont distinguées et la banalité s'y montre rarement. L'œuvre gagnerait beaucoup à être exécutée avec plus de perfection. Mme Mary Garnier, dans le rôle de Clarisse, montre une assez jolie voix, mais manque de diction : pas un mot n'arrive à l'oreille. M. Labis (Patrick) est en possession d'une voix généreuse, et M. Paz (Lovelace), malgré son talent dramatique, n'a pas l'organe séduisant qu'exige son rôle !

Au moment où M. Colonne célèbre le vingt-cinquième anniversaire de l'Association artistique, il nous paraît intéressant de présenter ici le programme que l'éminent chef d'orchestre a fait parvenir à toute la presse :

« Tout d'abord, pour ne parler que du côté matériel, dit M. Colonne, nous devons constater que la vaste salle du Châtelet, qui vient de nous être concédée pour quinze ans, a été complètement remise à neuf, deux escaliers de secours ont été ajoutés et l'on a créé une entrée pour les voitures.

« En ce qui nous concerne, nous avons fait grandement les choses. C'est dans un merveilleux décor, reproduction de la galerie d'Apollon du Louvre et peint par Chaperon, que nos auditeurs entendront désormais la musique de nos maîtres ; Colombier, l'ingénieur machiniste, nous construit une estrade dont la nouvelle disposition aura pour effet d'atténuer la sonorité des cuivres au profit des instruments à cordes.

« Voici maintenant pour le côté artistique. Nous donnerons au Châtelet, à partir du 16 octobre, vingt-quatre grands concerts. La première période, d'octobre à décembre, donnera dans son ensemble un résumé des travaux accomplis par nous, pendant ce quart de siècle, où nous avons fait entendre, dans six cent quatre concerts, mille deux cent quatre œuvres, de cent quatre-vingt-dix-huit compositeurs français et étrangers.

« Parmi ces cent quatre-vingt-dix-huit maîtres, six seulement ont été joués plus de cent fois ; ce sont pour la France : Berlioz, Saint-Saëns et Massenet, et pour l'Allemagne : Beethoven, Wagner et Mendelssohn.

« Une séance spéciale sera consacrée à chacun de ces maîtres. MM. Saint-Saëns et Massenet dirigeront eux-mêmes leurs œuvres. Quant à Berlioz, c'est par la centième audition à nos concerts de la *Damnation de Faust* que nous le célébrerons, et cela le dimanche 11 décembre, jour anniversaire de sa naissance.

« La deuxième période, de janvier à avril, sera consacrée à l'exécution de grandes œuvres, avec le concours des plus célèbres virtuoses français et étrangers.

« Quant à nos matinées du jeudi, dont le succès a été si grand l'année dernière, nous en augmenterons, cette saison, l'importance et le nombre.

« C'est alternativement au Nouveau-Théâtre et à l'Odéon que nous les donnerons, au nombre de vingt-quatre, dont douze pour chaque théâtre.

« Au Nouveau-Théâtre (à partir du 3 novembre), les séances seront, comme par le passé, consacrées à la musique ancienne et moderne, les programmes formant, dans leur ensemble, une sorte d'histoire générale de la musique et accompagnées de brèves notices dues à la plume autorisée de M. Ch. Malherbe, bibliothécaire de l'Opéra.

« Les douze matinées de l'Odéon (à partir du 10 novembre) seront littéraires et musicales, avec costumes, décors et conférences par MM. F. Sarcy, J. Lemaitre, Lintilhac ; et les pièces, représentées avec le concours de la troupe de M. Ginisty, seront : le *Manfred*, de Byron et Schumann ; le *Struensee*, de Beer et Meyerbeer ; *Le Malade imaginaire*, de Molière et Charpentier, adaptation de M. Camille Saint-Saëns ; *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais et Mozart ; l'*Athalie*, de Racine et Mendelssohn ; l'*Arlésienne*, de Daudet et Bizet.

« Persuadé qu'un tel programme sera de nature à intéresser les amateurs de grande musique, nous donnerons prochainement un tableau complet de nos différentes séances.

« ED. COLONNE. »

— Pendant ce mois, un grand nombre d'artistes, compositeurs et professeurs sont rentrés à Paris. Signalons, parmi ces derniers : Mlle Clotilde Kleebert, qui a repris ses leçons particulières de piano : 10, rue de Phalsbourg.

— Mme Marthe Crabos a recommencé, le 15 octobre, ses leçons particulières de chant et ses cours de musique d'ensemble, en son nouveau domicile : 40, rue des Écoles.

— Mlle M. Faye, professeur de piano, a repris ses cours et leçons chez elle : 139, rue de Sèvres.

— A demander : « Romances et chansons du XVIII^e siècle » : *Pastourelles*, colligées et transcrites avec accompagnement de piano, par J.-B. Weckerlin, charmant recueil de 20 pièces, marqué net : 5 francs ! Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

P.-S. — A la dernière heure, on nous prie d'annoncer que M. et Mme L. Carembat reprendront leur cours d'accompagnement, le lundi 7 novembre, 45, rue Lafayette.

M. L.





Causerie de Quinzaine



Nous finissons le mois passé notre correspondance sur l'annonce d'une mort retentissante et criminelle; aujourd'hui, notre première parole est encore une parole de deuil.

Une femme de bien, qui fut la première parmi nous, et qui sut rentrer dans l'oubli avec la sereine dignité d'un noble caractère, vient de s'éteindre sans bruit, sans ostentation, sans violences. Mme Carnot est morte subitement dans son lit, mais ne croyez-vous pas qu'elle a été tuée par le coup du poignard qui frappa son mari? Quelle

part la douleur de son veuvage n'a-t-elle pas eue dans cette fin prématurée?

Nous autres, le public, nous ne voyons que la surface de ces grandes existences, les perles du diadème impérial, l'auréole du pouvoir suprême, et nous ne croyons pas aux secrètes angoisses de ces têtes qui dépassent celles de la foule et sont, par cela même, plus exposées aux coups de fortune. Et cependant, les pauvres femmes, tout comme nous, ont des affections de famille, un mari, des enfants, et elles les aiment d'autant plus qu'elles tremblent sans cesse pour eux. Quelle horrible chose d'avoir à se dire chaque matin, en pensant à l'assassinat possible: c'est peut-être pour aujourd'hui; quelles transes lors des séparations, de s'en aller ou de laisser partir, avec ce doute: nous ne nous reverrons peut-être plus! Le voyage de Lyon! voilà ce qui a tué la veuve de notre président.

Et Paris l'entendait bien ainsi en se massant dans un religieux silence sur le passage du cor-

tège ému qui accompagnait Mme Carnot à sa dernière demeure.

On ne saura jamais l'influence douce, persistante, dévouée de cette femme qui, n'ayant aucune autorité propre, arrivait cependant par la persuasion de l'exemple, la dignité de sa vie, à imposer à son entourage certaines manières de voir qui lui étaient très spéciales et dénotaient un esprit de justice, de prudence, de bonté et d'élévation qui ne se sont jamais démentis.

On m'a conté, d'elle, un trait plein de délicatesse que je me permets d'enregistrer ici: il est à la louange de tout le monde. Un jour, un officier *en bourgeois* se présente au siège d'une grande compagnie, et demande au secrétaire général, à qui on l'adresse, si on accepterait, parmi les employés du service actif, un jeune ingénieur ayant ses diplômes au complet et des notes excellentes.

On discuta gravement la question de part et d'autre et, finalement, l'agent de la société, voyant que le visiteur ne nommait pas son candidat, posa la question:

— Eh bien, qui est ce jeune homme?

— Par discrétion et pour vous laisser toute liberté, je dois taire son nom jusqu'à ce que vous ayez répondu; mais je puis vous fournir toutes les autres preuves de ses capacités.

— Et qui vous envoie?

— Sa mère, répondit en souriant l'ambassadeur.

— Alors, vous pouvez le présenter et remercier madame Carnot de l'honneur qu'elle nous fait en nous confiant son fils.

Ah! les bonnes mères! comme elles sont nombreuses, admirables, vigilantes, dévouées. Aimez-les beaucoup, mes enfants, c'est la seule monnaie dont se paie leur cœur. J'en connais qui sont les martyres de leur amour, et qui ne s'en doutent même pas et, puisque je suis en train de raconter des histoires, en voici encore une. Elle contraste avec celle de l'Élysée, puisqu'il s'agit d'une chiffonnière; cette femme a douze enfants, les deux derniers ne marchent pas encore, et elle seule nourrit ces petites bouches. J'allais dire chausse ces petits pieds; mais non, dans cette famille, on

ne se chausse qu'à partir de onze ans, pour aller au catéchisme; tant pis s'il fait froid! Donc, tous les jours, la pauvre s'en va par les routes, poussant sa carriole et chantant d'une voix enrouée: « Peaux, lapins, peaux — chiffons, chiffons. » Le soir, à 10 heures, elle rentre, ayant fait dix lieues, et on mange en famille la recette du jour, quand il y a recette. Hier, en arrivant à la porte de la cave où elle habite, la pauvre chiffonnière s'est évanouie entre les brancards de son véhicule; le médecin a déclaré qu'il fallait entrer à l'hospice et suivre un traitement énergique, grâce auquel on la sauverait.

— Et combien de temps que j'y resterai à votre hospice?

— Deux mois.

— Alors, j'y vas pas.

— Mais c'est la mort pour vous, si on ne vous soigne pas.

— J'y vas pas.

— Mais pourquoi?

— Mes deux p'tiots, y s'passeront jamais de leur mère deux mois; j'me ferai soigner quand y seront grands.

Il n'y a pas moyen de la faire sortir de ce raisonnement primitif et d'un bon sens à coup sûr oblitéré; mais si touchant par son abnégation!

Pauvres mères, revendeuses ou belles dames, c'est toujours le même cri: « Y s'passeront pas de moi! »

Eh! que si, qu'ils s'en passent, les oisillons, lorsque les ailes ont poussé, et même ils sourient de la naïve croyance maternelle qui les linge et les berce jusqu'au tombeau; je sais un vieillard...

— Ah mais non, madame, vous avez déjà raconté deux histoires, méfiez-vous de la troisième; et au lieu de ratiociner sur vos émouvants souvenirs, répondez plutôt aux chères lectrices qui vous ont écrit le mois dernier et qui attendent un mot de remerciement.

— Volontiers, et m'y voici.

« Pourquoi voulez-vous que ce soient les jeunes filles qui paient la casse, si nous avons la paix universelle, m'écrit une de ces petites amies inconnues; pouvez-vous bien croire qu'il n'y a rien de mieux que l'uniforme en celui qui le porte? »

A la bonne heure, voilà une indignation qui me plaît: on a touché au dieu, et celle qui l'adore se révolte; mais, comme elle aime aussi la vérité, elle fait aussitôt un petit retour sur elle-même et ajoute plus humblement: « Peut-être cela ajoutait-il un attrait; mais cela le rend-t-il meilleur? »

— Oui, mademoiselle, je le pense et je vais

vous dire pourquoi. Les galons, le sabre, les épaulettes, la croix d'honneur ne tirent pas leur éclat de l'or et des couleurs qui les composent, mais de l'idée qu'ils représentent. Sans doute, ils embellissent votre héros, comme vos cheveux, votre teint, vos yeux embellissent votre jeunesse; mais cela, j'espère, n'entre que pour une part minime dans votre enthousiasme. Ce que nous aimons dans le soldat, c'est ce que tout cet attirail guerrier nous indique: que le métier des armes est le plus noble, le plus grand, le plus digne de faire vibrer nos cœurs d'une sainte tendresse et d'un héroïque dévouement. Le jour où le danger n'existera plus pour eux; où le sacrifice héroïque à la patrie de ce qu'ils ont de plus cher et de meilleur ne sera plus nécessaire, nous perdrons l'orgueil d'aimer en eux l'incarnation vivante de ce qu'il y a de plus pur en nous.

Et la preuve, c'est qu'en Belgique, par exemple, où les conditions politiques rendent la guerre impossible, les jeunes filles se soucient peu d'épouser des militaires; et une autre preuve encore, c'est qu'en France, l'engouement des épaulettes date surtout de 1870, époque où on les a vus à l'œuvre, souffrant, mourant sans une plainte. Beaucoup laissaient derrière eux une jeune famille; mais en avant, il y avait le devoir, il y avait la France, et ils regardaient en avant. Nous les avons aimés et vous les aimez encore parce que, entraînés dans les prisons étrangères, ils ont échappé au vainqueur, pour regagner non le toit familial où les attendait le repos, mais le champ de bataille où agonisait la patrie. Et alors les jeunes générations se sont écriées dans un saint enthousiasme: « Voilà ce que nous admirons, voilà ce que nous aimons, voilà ce que nous voulons! »

Et j'ajoute, pour clore cette belliqueuse page, qu'il est doux de parler ainsi à de jeunes âmes qu'on sait vibrantes de tout ce qui est vrai, grand et beau, en ces jours de deuil où je ne sais quelle aberration criminelle voudrait ternir la gloire de notre armée et de nos défenseurs et jeter de la boue sur ces braves qu'on a condamnés au supplice d'immoler à l'obéissance, jusqu'à leur honneur; qui écoutent, muets et frémissants, l'injure qu'on leur lance à la face, et n'ont pour se défendre que leur silence stoïque....

C'est égal, mes petites, il y a des magistrats, des ingénieurs, des attachés d'ambassades, des auditeurs, des médecins, des avocats, des industriels qui ont toutes les vertus, tous les dons — excepte l'épaulette, et si... enfin, vous me comprenez.

C. DE LAMIRAUDIE.